Document généré le 16 avr. 2024 12:06

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les plaisirs de l'indéchiffrable

Joël Pourbaix

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32858ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pourbaix, J. (2005). Les plaisirs de l'indéchiffrable. *Liberté*, *47*(3), 93–100.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les plaisirs de l'indéchiffrable

Joël Pourbaix

Aucun express ne m'emmènera vers la félicité
ALAIN BASHUNG

Montréal réussit parfois à m'être étrangère. En cette nuit, la brume me jette au visage mieux que des souvenirs : la présence même de la mer du Nord. Maintenant. Tantôt le bar a fermé, trop tôt, oui, l'heure de quitter les lieux n'a pas coïncidé avec mon désir de partir. Pourquoi ? Le voyage ne commence pas autrement.

Ici, dans les régions vagues des viaducs et des grillons, je n'ai rien d'autre que mes pas. Mais je me trompe. Lentement, sûrement, je est ailleurs.

Au regard des traces

Hors du chez-soi, hors de soi, l'ignorance et l'étonnement réintroduisent un événement originaire, celui de *l'apparaître.* Des Visages, des Maisons, des Ciels. Le voyage vient profaner les vieilles images percluses que je transporte en moi et malgré moi pour être ainsi troublé par une chose très simple : la reconquête de mon propre regard.

Et une reprise de sa fragilité.

Là où mon regard est *seul,* un je-ne-sais-quoi m'observe. Qui m'accueille, qui m'attend, qui m'ignore ? Ce que je ne peux voir, il faut le faire.

Pour laisser des traces, il faut les reconnaître. Et pour les reconnaître, il faut en laisser.

Au retour du voyage, l'écriture entre en interaction avec des fragments réalisés ou trouvés sur place, et ramenés avec soi. Quelques pages manuscrites, artefacts minéraux et végétaux, photographies, ils témoignent de certains instants : la lumière de *cette* journée, *cette* fougère dans la forêt, *cette* vague sur la plage.

La photo n'est pas tant la fixation d'un paysage, l'archivage d'un lieu, bref la conservation purement mémorielle de l'aventure qu'un élément du parcours même. Elle accompagne les gestes commis sur place. Ainsi mes « êtres de pierres » érigés ici et là de par le monde, ou encore mes installations éphémères au fond des forêts, il m'est important de les « ramener » justement pour continuer, par d'autres moyens, ce qui fut entamé.

L'écriture poursuit l'expérience de contemplation et d'action, de retrait et d'ouverture. Peu à peu des empreintes se forment sur la page où je chemine.

Cette mémoire particulière ne désespère pas de mes mains quand elles errent sur une page.

Avoir le temps d'écrire et avoir un endroit pour écrire ; les idéalisations premières se brisent sans cesse, elles doivent franchir la réalité de la dépossession. Je n'*ai* pas le temps, je n'*ai* pas le lieu, le voyage procède de ce dépouillement. Cette remise en cause de l'écriture, la mise en jeu de son impossibilité, ne représente pas pour autant une fatalité, une fin à l'aventure, elle n'en est qu'une *étape*. Le dénuement fondamental n'est point l'horizon mais le sol de l'expérience. Les pérégrinations m'ouvrent à l'apprentissage d'un espace-temps *autre*. Celui-ci appelle à son tour la venue d'un langage divergent, hors de portée de mes croyances initiales.

Joël Pourbaix, *(Un) jour à la mer*, 2005.

A priori, les routes menant au pays de la littérature demeurent impraticables... Mes mots préfèrent retrouver ces pierres ramassées, transportées, disposées devant la mer d'Irlande. Les gestes de la main inscrivent l'éternel retour de l'instant. D'autres mains plongeront, cette fois dans un livre.

Au cœur du voyage, je ne suis ni poète ni voyageur, je est dans tous ses états, il implose. À la fenêtre de l'hôtel, le regard se brise. Entre mes mains le poids de ton corps manquant, le voyage ne traduira pas cette absence.

Comment dire ce qui fut vécu ? Comment permettre aux Rencontres et aux Apparitions d'accéder à l'expérience des mots ?

La mise en œuvre de poèmes et de récits est *en soi* une expérience de l'égarement. Et là, les sensations reviennent, non le souvenir, mais bien la trace des événements vécus *là-bas*. Ainsi mes « êtres de pierres », ainsi mes « poèmes », je leur laisse le soin d'observer l'invisible, et d'être observé par lui.

L'écorce terrestre

J'ai une attirance envers les lieux isolés, abandonnés, ils sont partout. Au fond d'une forêt, au cœur d'une capitale ou sur le bord d'une falaise, les espaces délaissés m'attendent.

La solitude a de souterrains silences. Le poids d'un pas se propage, les fissures courent sur le sable, la neige ou le ciment, les herbes tremblent ; un lieu nu ne se dévoile pas, il se révèle.

L'écorce terrestre forme une faille qui m'habite. Le sol est une surface *traversée*, je m'abîme en lui, je disparais en ses plis. Et pourtant il me guide. Mon plaisir du pur déplacement, *faire la route*, est inextricablement lié au souhait de m'arrêter, de trouver un lieu, *le lieu*.

La découverte d'un nouvel espace joue sans doute avec le profond désir d'échapper aux mille et une fatalités du temps. Moi le *passager*, la créature éphémère, je réussis parfois à entrer dans le Fugitif, ce moment incertain où le sol m'éveille à l'étrangeté même des signes. Je scrute les rainures d'un vieux mur, j'écoute les méandres de la rivière à contrebas ; les ruines de ce vieux moulin dans la forêt de Brocéliande ne voyagent pas seulement sous les lois implacables des années qui passent. Elles offrent un espace où peu à peu des voix, des récits se font entendre. L'ancrage du lieu m'expose à une rencontre singulière, tel un visage.

Revenir à soi, n'est-ce pas d'abord retrouver ma capacité d'être *là* plutôt qu'ailleurs ?

Pour naître au monde, il faut que le monde naisse.

Le paysage retient son souffle, attendant le mien.

(À) la carte

Voilà un monde unifié, entièrement cartographié et pourtant fragmenté, fractalisé à l'extrême. Il en est ainsi de nous-mêmes, nos envies si individuelles évoluent aujourd'hui sous les figures imposées de la *projection*.

Si je me suis peu à peu *éloigné*, c'est bien justement de cette quête, réelle ou imaginaire, d'expériences vraies, d'émotions fortes, d'authenticité... Je pars non pour combler un manque, mais pour aller à sa rencontre.

Sous le vaste pâturage offert à l'espace de nos désirs subsiste une *Terrae incognitae*. L'inconnu est une invention nécessaire. Paradoxalement la carte m'est demeurée un outil indispensable et inespéré pour retrouver le goût de l'inexploré.

Le bout du monde m'a été moins intéressant que le *bord* du monde. Les côtes du Portugal, de Bretagne et d'Irlande, l'orée d'une forêt des Ardennes, chaque péninsule, chaque langue de terre découverte à marée basse...

Le découpage opéré par une carte est aussi irréductible que ses blancs, espaces vides et interstices inhérents à sa texture. Ils ne sont pas à combler mais à traverser.

La carte est *déjà* une écriture, un langage initial où les Noms convertissent l'espace en lieux désirés, désirables. Ils signalent la présence d'un monde *rêvé* que rien ni personne ne franchira à ma place. Je dois y aller.

Le mythe résiste

Où aller ? pourquoi partir ? pourquoi revenir ? Questions oiseuses qui dégénèrent dès qu'elles se posent. Elles ne vont justement nulle part. Et s'effacent devant le chaos de la mer du Nord, devant le chaos d'une page, où que je sois. La fébrilité du Temps des Commencements est une respiration.

Les rêves parlent bien avant qu'on les écoute et nous écoutent bien avant l'arrivée de nos mots. Les Rencontres œuvrent, l'imaginaire de l'Ailleurs fait place à de véritables lieux qui nourrissent et qui irriguent. Ainsi sous la carte il y en a une autre. Celle du mythe comme matière première, trame primordiale permettant de s'aventurer, de reconnaître des jalons, des repères, des *signes* au fur et à mesure que l'on s'enfonce.

Le lieu mythique rend possible la *translation* et non plus seulement la traduction du monde. Autrement dit entrer, pénétrer les noms, déchirer les plis ; la contrée s'expose moins pour comprendre le monde que pour lui appartenir.

Le plaisir de l'indéchiffrable fait partie du grand jeu. Les glyphes mayas ou celtes, la musique particulière de la langue

luxembourgeoise ou portugaise ; je fausse compagnie à l'interprétation, je passe du désir de rencontre à la rencontre du désir. Combien de fois n'ai-je su quoi faire de ces Rencontres lorsqu'elles avaient *lieu*, combien de fois elles m'ont laissé *interdit* ! Le temps se transmue en espace, je reçois l'étrangeté d'une mémoire autre.

À son tour, le chemin de l'écriture porte en elle sa nécessité initiatique. Tel visage, tel arbre, je ne les décrirai pas, ils reviennent, redeviennent palpables. Écrire est un rituel qui fait écho à l'autre rituel, inavouable, réalisé au milieu des terres.

Le sanctuaire qui s'énonce est avant tout celui du maquis propre à la pratique poétique. La résistance aux dévoiements du temps et de l'espace emprunte un défi commun à mes pas et à mes mots. S'il y a pèlerinage, c'est bien parce que la destination se volatilise, littéralement. Le voyageur subsiste au voyage, comme le voyage subsiste au voyageur.

Racines aériennes

Enfant, quel que soit l'endroit, j'étais ailleurs... l'ailleurs en moi ne cessait de grandir...

Ma mère du Luxembourg, mon père de Belgique ; d'où je viens fut un ailleurs absolu provoquant d'impossibles retours. La géographie ancestrale luxembourgeoise et belge a été l'élan initial, cartes primitives où peu à peu l'écriture a formé ses propres règles, cherchant de nouveaux gisements.

De la généalogie à la genèse, de l'enfance à l'enfantement, de l'exil à l'arrachement, le voyage marque le projet perpétuel d'un ancrage. Ici et là une *implantation* réussit à voir le jour, transformant les mots en signes ouverts aux autres errants, lecteurs de ce monde.

On ne voyage pas pour écrire, on n'écrit pas pour voyager ; l'un et l'autre tentent simplement de briser l'infini vertige de la

conscience. Se croire au centre du monde anéantit trop bien le monde.

Il suffit d'une simple promenade pour inscrire une réplique à la hauteur de l'exil.

Au-delà d'une quête d'identité et d'un retour aux sources, le voyage tout comme le poème racontent le miracle de l'instant. La maison de l'instant.

La destination mue en destinée. En cela, peut-être, mes racines retrouveront la lumière.